

saient une grande consommation de poissons de mer salés, tels que la morue, ou demi-salés ou demi-fumés, tels que, de nos jours, la sardine demi-sel, le « kipper » ou le « haddock ». Et c'est encore ainsi qu'en Russie, où le carême durait quarante jours, avant le communisme, on préparait beaucoup de poissons, d'une manière excellente, d'ailleurs.

Quant à la baleine, manger « ordinaire » de carême jusqu'à Paris, aux siècles passés, si l'on n'en trouve plus qu'exceptionnellement dans les poissonneries, c'est qu'elle a quitté nos côtes. Auparavant, on la harponnait fréquemment dans le golfe de Gascogne, et même non loin de l'embouchure de la Seine, d'où il était facile d'en transporter les « filets », par ce fleuve, jusqu'à notre capitale.

Mais ça a fini par embêter ces pauvres baleines, qui ont filé, dégoûtées, vers des océans plus lointains.

Au fait, n'avions-nous pas déjà entendu dire par M. Paul Fort que, s'il n'y a plus de baleines, « c'est la faute à la République » ?

P.-P. PLAN.

MUSIQUE

A propos du Ciquantenaire de Wagner. — Le deuxième Centenaire d'*Hippolyte et Aricie*.

Auprès des affiches représentant des paysages, des monuments, des scènes de plage, on a pu voir cette année, aux murs des gares et des agences de voyage, un grand portrait de Richard Wagner d'après le buste de Lorenz Gedon. La légende, dans toutes les langues, disait ceci: « L'année Richard Wagner, Allemagne, 1933. » Ainsi, fort intelligemment, les touristes étaient sollicités de se rendre en Allemagne à l'occasion du **cinquantième anniversaire** de la mort de Richard Wagner, en Allemagne où, de Leipzig à Bayreuth et de Munich à Berlin, des représentations théâtrales, des concerts, des expositions et des fêtes, combinés avec des excursions, permettaient de goûter toutes sortes de plaisirs. En même temps, d'innombrables brochures distribuées, elles aussi, dans tous les pays et rédigées dans toutes les langues, attiraient l'attention sur l'agrément du voyage. De l'une d'elles, je détache ceci:

A côté de Bayreuth, les villes qui seront au premier rang dans cette apothéose du grand musicien, seront Berlin, la capitale du

Reich, avec ses deux opéras permanents, Leipzig, la ville natale de Richard Wagner, la cité où il a pendant sept ans exercé son activité de chef d'orchestre et Munich, célèbre par les festivals traditionnels qu'il consacre à Wagner et à Mozart dans les beaux mois de l'été. *Les étrangers pourront se rendre compte avec admiration du niveau élevé auquel l'Allemagne a maintenu sa culture musicale malgré la rigueur des temps. Ils pourront se rendre compte que, dans ce pays, ce ne sont point seulement les villes d'art et de musique internationalement connues qui entretiennent le culte séculaire de leur musique théâtrale, mais que ce sont aussi les cités commerciales et industrielles, les grandes villes de bain qui s'enorgueillissent de pouvoir offrir sur leurs théâtres particuliers, grâce à un ensemble leur appartenant en propre, les traditions d'un art sérieux et de bon aloi. Tout (sic) qui veut s'imprégner des œuvres de Wagner, les revivre dans leur forme la plus pure, doit faire en 1933 un pèlerinage au pays de Wagner.*

Le prospectus dont je viens de citer le texte (en respectant scrupuleusement la forme) est luxueusement édité par la *Reichsbahnzentrale für den deutschen Reiseverkehr*. Il a été préparé soigneusement. On y a joint, en l'expédiant, d'autres brochures donnant tous les renseignements pratiques sur les festivals de Bayreuth et de Munich, sur les moyens de transport et les excursions, le tout orné de photographies, de cartes et de plans.

Comment ne point admirer une propagande aussi méthodiquement menée, aussi intelligemment conçue? Mais ce n'est pas tout: voyez encore comme cette propagande a su tirer parti des livres sur Wagner récemment parus, du *Cosima Wagner*, du comte du Moulin Eckart, par exemple (dont M. Maurice Rémon vient de donner une excellente traduction française chez Stock), — un livre plein de faits, de documents, et qui éclaire d'une si vive lumière le souvenir de celle qui fut la compagne du maître. Un moment, quand elle mourut, précédant de quatre mois son fils Siegfried dans la tombe (1930), on put craindre que ce double deuil marquât le crépuscule de Bayreuth. Mais point: la veuve du grand homme et son fils avaient si bien, si vaillamment servi la mémoire de Wagner que d'autres mains se tendaient aussitôt pour recueillir le flambeau abandonné par leurs mains défaillantes. M. Henri Rebois — un fidèle ami de Bayreuth —

vient de le montrer dans un petit volume (chez Fischbacher), c'est à une véritable *Renaissance de Bayreuth* que nous avons assisté depuis la guerre. La tradition demeure. Certes, Siegfried Wagner, tout en restant fidèle aux idées paternelles, a su modifier ce qui devait l'être: une institution comme celle des *Festspiele* wagnériens ne saurait se cristalliser dans une immobilité qui serait un signe de mort. Mais avec quelle prudence l'évolution nécessaire, le rajeunissement ne sont-ils pas accomplis?

Ce respect du passé, cet amour de la tradition se concilient fort bien, on vient de le voir, avec l'esprit d'initiative et le sentiment le plus moderne de la propagande et de la publicité. Ce qui nous étonne, nous autres, Français, — et nous paraît le plus admirable — c'est la méthode et la coordination de tous ces efforts, c'est l'entr'aide si opportune de toutes ces entreprises disséminées à travers un vaste pays. Chacune d'elles, qui semble indépendante quand on la considère, apparaît comme un rouage d'un grand système national dès qu'on saisit les rapports qui l'unissent, et si étroitement, à ses voisines.

Bayreuth et Munich ne se jalourent pas, mais se joignent, au contraire, pour une propagande commune; cette année 1933 — l'année de Wagner — est aussi l'année de Brahms, qui est né le 7 mai 1833 à Hambourg. L'ignoreriez-vous que le prospectus des chemins de fer allemands, envoyé à l'occasion des *festspiele* wagnériens, vous l'apprendrait. Une page est réservée aux programmes de concerts et de « semaines » organisés à Baden-Baden, Berlin, Dresde, Essen, Francfort, Hambourg, Hanovre, Karlsruhe, Leipzig, Mannheim, Munster, Stettin, Wurzburg, en l'honneur du compositeur du *Requiem allemand*. Une autre page donne le programme du Festival Mozart au *Residenztheater* de Munich, de l'exécution de la *Création*, de Haydn, au château principal de l'ordre teutonique, à Marienbourg, en souvenir de la première « Fête musicale prussienne, célébrée en 1833 ».

Tout est prétexte à commémorations, à célébrations, à festivals, à propagande. On admire et l'on compare.

On compare et on est humilié. Il n'entre dans ce sentiment rien d'hostile, rien qui ressemble à du chauvinisme. Simple-

ment, on se dit que si cette admirable propagande, et si intelligente, est efficace (et elle l'est), si même elle est possible, c'est parce que, au delà du Rhin, la musique n'est pas regardée avec cette indifférence méprisante que lui témoignent, ici, depuis plus d'un siècle, les « pouvoirs publics ». Cette année 1933, nous pourrions prêter quelque éclat à un glorieux bi-centenaire, nous aussi : le 1^{er} octobre 1733, l'Opéra donnait la première représentation d'**Hippolyte et Aricie**, de Rameau. Date mémorable — mais à peu près ignorée en France. M. Louis Laloy a écrit sur Rameau un très beau livre. M. Jacques Rouché, prenant à la veille de la guerre la direction de l'Opéra, a eu pour premier soin de remettre au répertoire *Castor et Pollux* (dont la reprise eut lieu sous la menace des bombes, le 21 mars 1918), *Castor et Pollux*, qui n'avait pas été joué depuis cent trente-sept ans. Mais faites l'expérience: parlez de Rameau autour de vous et vous aurez tôt fait de mesurer l'ignorance où se tiennent nos contemporains à l'endroit de nos gloires musicales les mieux établies. Qu'un Debussy ait écrit: « Gluck ne put prendre la place de Rameau sur la scène française qu'en s'assimilant et rendant siennes les belles créations de ce dernier. Au nom de quoi la tradition de Gluck est-elle encore vivante? La façon pompeuse et fautive de traiter le récitatif en témoigne suffisamment, s'il n'y avait cette habitude d'interrompre impoliment l'action — ainsi que le fait Orphée ayant perdu son Eurydice — par une romance qui n'indique pas précisément un si lamentable état d'âme... Seulement, c'est Gluck!... Et l'on s'incline. Tant pis pour Rameau, il n'avait qu'à se faire naturaliser. C'est bien sa faute. Nous avons pourtant une pure tradition française dans l'œuvre de Rameau, faite de tendresse délicate et charmante, d'accents justes, de déclamation rigoureuse dans le récit, sans cette affectation à la profondeur allemande, ni ce besoin de souligner à coups de poing, d'expliquer à perdre haleine... On peut regretter tout de même que la musique française ait suivi trop longtemps des chemins qui l'éloignaient perfidement de cette clarté dans l'expression, ce précis et ce ramassé dans la forme, qualités particulières et significatives du génie français. Je connais fort bien la théorie du libre échange en art, et ce qu'elle a

donné de résultats appréciables. Cela ne peut excuser d'avoir oublié à ce point la tradition inscrite dans l'œuvre de Rameau, remplie de trouvailles géniales, presque uniques! » — que Debussy, non content d'avoir écrit l'article d'où ces lignes sont détachées, ait composé un *Hommage à Rameau* qui est le génial paiement d'une dette de reconnaissance filiale, qui s'en soucie? Les étrangers qui viennent en France peuvent se rendre compte que, dans ce pays, nul n'a cure des « traditions séculaires de la musique », ni de « maintenir la culture musicale, malgré la rigueur des temps ». Je reprends à dessein les termes du prospectus de la *Reichsbahn-zentrale*: ils conviennent à merveille, à condition d'y ajouter une négation.

Qu'un directeur de l'Opéra fasse l'effort dont sa charge lui crée le devoir, on le laisse aux prises avec le déficit qui récompense son initiative. Il y a trois ans, paraissait un ouvrage de Georges Migot sur *Rameau* (chez Delagrave). Dans sa préface, Migot disait:

Il est indispensable, pour la gloire de la musique, de remettre à sa place le musicien français dont l'œuvre égale en proportion, si elle ne les surpasse, celle d'un Bach, d'un Mozart, d'un Wagner, en attendant des « cycles Rameau », qui prouveront le génie novateur dont l'action fut européenne... Ne peut-on espérer qu'un jour on saura organiser chez nous un cycle Rameau, avec ses retours périodiques comme cela se fait pour quelques musiciens d'outre-Rhin? Le mot organiser doit comporter tous les sens que savent lui donner les Allemands, en pareille matière (ce dont nous les félicitons), éditions, auditions, études, enseignements, publicité, réclame, etc...

Cela est vrai, mais est-ce possible, dans un pays — le pays de Rameau, de Berlioz, de Fauré et de Debussy, cependant, — où la musique n'est encore et ne sera sans doute longtemps qu'un art mineur, un *art d'agrément*, et où l'on se bouche les yeux et les oreilles pour ne pas voir et ne pas entendre les leçons que nous donnent nos voisins? Eux, ils ont compris depuis longtemps que toutes les productions de l'esprit, pourvu qu'on les mette en lumière, sont de merveilleux agents de propagande, et ils convient le monde entier à venir voir chez eux comme ils savent, « malgré la rigueur

des temps » et les changements de régime, « maintenir leur culture au plus haut niveau ».

La « rigueur des temps », chez eux, ne fait point regarder comme un luxe inutile « les traditions d'un art sérieux et de bon aloi ». Chez nous, elle oblige à maintenir aux professeurs de notre enseignement supérieur de la musique un traitement moins élevé que celui des instituteurs de village...

RENÉ DUMESNIL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée d'Ethnographie : expositions et salles nouvelles. — Au Musée des Arts Décoratifs : exposition d'aquarelles de M. Roger Tourte : « Autour du monde ». — Au château de Maisons-Laffitte : exposition des hôtels et maisons de plaisance des XVII^e et XVIII^e siècles. — Au château de Blérancourt : exposition de documents sur « Les Français aux Etats-Unis (XVI^e-XIX^e siècles) ». — Exposition de dessins de Poussin au Musée Condé à Chantilly. — Le produit des entrées dans les musées nationaux et dans les expositions organisées par les musées nationaux. — Mémento.

Le **Musée d'ethnographie** continue inlassablement de nous instruire et de nous émerveiller. Pendant tout le mois de mai, il nous avait montré, dans la salle réservée aux expositions temporaires, les résultats du voyage d'études du professeur Labouret au Sénégal, au Soudan et en Guinée. Nous avons regretté de ne pouvoir signaler en temps utile cette trop courte exposition, riche en documents particulièrement intéressants; mais on retrouvera beaucoup de ceux-ci dans les nouvelles salles d'Afrique dont nous parlerons tout à l'heure. Les objets rapportés par M. Labouret, surtout ceux du golfe de Guinée, sont des pièces désormais introuvables, les peuplades de cette région étant devenues musulmanes et ayant abandonné depuis une vingtaine d'années les pratiques de leurs ancêtres. A côté d'ustensiles de toute espèce (poteries, filets et nasses, vanneries, battoirs pour le riz, etc.), on remarquait un magnifique costume de guerrier, fait de peaux travaillées et peintes, des tambours de sociétés secrètes et surtout une extraordinaire figuration de la déesse Nimba, qui préside à la fécondité, tête monstrueuse au nez crochu surmontant un buste orné de clous de cuivre et autour duquel s'enroule en spirale un vêtement de paille tombant jusqu'aux pieds de l'individu qui la porte. Elle présidait aux cérémonies saisonnières ayant trait à la culture et aux noces dans la tribu des Baga. Elle était accompagnée de